

Le syndrome des fougones électriques *Le voleur de caméra* de Claude Fortin

Gilles Marsolais

Numéro 66, avril-mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1993). Compte rendu de [Le syndrome des fougones électriques / *Le voleur de caméra* de Claude Fortin]. *24 images*, (66), 72-72.

LE SYNDROME DES FOUFOUNES ÉLECTRIQUES

par Gilles Marsolais

C urieux film que celui-là! L'exemple parfait du film qui a les défauts de ses qualités, dont celle, précisément, de les assumer pleinement. Et cela fonctionne dans la mesure où ils répondent à la logique même du récit et à la démarche de l'anti-héros qui le traverse (plutôt qu'il ne l'habite). Je m'explique.

Le voleur de caméra fait «amateur» sur plusieurs plans: au niveau du tournage même, puisque l'image est rarement au foyer (au «focus») et que le son est généralement sourd et indifférencié; au niveau du jeu des acteurs, des non-professionnels dont le registre est pour le moins limité (au point, par exemple, où la satire voulue de la lecture des bulletins de nouvelles à la télévision tombe à plat); au niveau du scénario qui obéit à une ligne directrice tout en ayant l'air de la chercher et sans trop savoir comment parvenir au terme du récit qu'il a mis en branle... Bref, c'est le genre de film que le spectateur a envie de fuir au bout de quinze minutes tant ces faiblesses sautent aux yeux. Mais, malgré tout, on reste dans la salle jusqu'à la fin de la projection: il y a lieu, à tout le moins, de se demander pourquoi et de ne pas rejeter du revers de la main, d'une façon dédaigneuse, ce produit étrange.

Après une heure et quarante-six minutes, on ressort de ce film avec l'impression non pas d'avoir fait une «découverte», mais d'avoir cerné de plus près le malaise d'une génération, de celle, née après 1960, qui n'a même pas pu bénéficier des retombées, des miettes laissées par les enfants gâtés du baby-boom après qu'ils se soient partagé le gâteau. À travers ses maladresses, voulues ou non, et ses limites mêmes, ce film nous fait toucher du doigt le malaise de cette génération désabusée, passive, pour qui tous les horizons semblent bouchés et qui, de ce fait, ne semble pas avoir une très grande estime d'elle-même.



Un film qui cerne le malaise d'une génération désabusée.

La question n'est pas de savoir s'ils ont tort ou raison, mais d'être attentif à ce sentiment de rejet véhiculé par le film, parce qu'ils sont d'une génération sous-représentée, et qu'ils semblent mal armés pour affronter une société sans en connaître les règles du jeu qu'ils refusent de toutes façons. Bien sûr, cette génération n'est pas monolithique et on ne peut généraliser. Disons qu'il n'est pas question ici de ces jeunes entrepreneurs ou politiciens en herbe sur lesquels se rabat la télévision afin de véhiculer une image positive: l'anti-héros ici est plutôt du style marginal, autour de la trentaine, assez naïf et vaguement analphabète (du fait de ses problèmes avec l'écrit), qui a fait «son temps» à l'université apparemment sans rien y apprendre (en avait-il envie? n'aurait-il pas été préférable de l'orienter vers une école technique?), qui a simplement fait preuve de suffisamment de patience pour finalement décrocher un bac qui ne lui est d'aucune utilité.

Toutes proportions gardées, le film n'est pas sans évoquer de loin un mauvais remake d'*À tout prendre*, par la mollesse de son personnage principal qui «aimerait faire des choses» mais qui se contente surtout de gémir sur son sort entre deux sorties aux *Foufounes électriques*. Mais à la différence que le film de Jutra innovait

au plan formel, alors que *Le voleur de caméra* s'emploie plutôt à semer la consternation. Cela, en toute logique, en fonction de sa stratégie et de ses enjeux esthétiques ou idéologiques, et en accord avec la démarche anarchiste de son personnage qui en arrivera au mieux à produire un petit vidéo subversif, percutant, mais vite récupéré sitôt diffusé à la télévision dont il s'emploie à dénoncer la démission. Chemin faisant, celui-ci en arrive au constat cruel qu'il est myope à faire peur et qu'il est de ce fait incapable de «se mettre au focus», aveu assumé aussi bien par le personnage que par le cinéaste et

qui renvoie, bien sûr, à leur incapacité commune de faire le point sur leur propre vie.

Si la production de ce petit vidéo «subversif» favorise une prise de conscience du personnage, foncièrement velléitaire, par delà l'existence éphémère du Front de Réappropriation des Images du Peuple (!), et si la production fauchée d'un remake avorté du *Déclin de l'empire américain* lui révèle ne pas être à la hauteur de ses ambitions, par contre la réalisation de ce film qu'est *Le voleur de caméra* permet à Claude Fortin de placer le spectateur en position de constater que, en fin de parcours, un film de long métrage existe bel et bien qui s'est construit sous nos yeux, avec sa logique propre, à travers ses maladresses apparentes, et c'est déjà beaucoup... même si son réalisateur peut prétendre qu'il n'avait pas les moyens de ses ambitions!

LE VOLEUR DE CAMÉRA

Québec 1992. Ré. et scé.: Claude Fortin. Ph.: Céline Bissonnette, Denis-Noël Mostert (film), Claude Fortin, Andrée Poitras (vidéo). Mont.: Andrée Poitras, Michèle Renaud. Mus.: Les 3/4 Putains. Int.: Claude Fortin, Madeleine Bélaïr, Jacinthe Marceau, Johanne Goulet, Régis Boivin. 106 minutes. Couleur. Dist.: Cinéma libre.